

WABONA MAY

LE GBODO

Entre illusions, rituels et liberté

ROMAN

**p
E** ÉDITION.

Tous droits réservés pour tous pays

Photos de couverture : Landry

© P-E.EDITION, decembre 2025

ISBN : 9789403871424

www.pe-edition.com

Toute représentation ou production, par quelque procédé que ce soit sans consentement de l'auteur ; constituerait une contrefaçon sanctionnée par la loi

Dédicace

À la mémoire de mon père, dont la force et la dignité continuent de m'inspirer.

À ma mère, qui a porté le poids de la vie et m'a appris la valeur de l'effort.

À mes frères, mes sœurs et mes amis, qui m'ont soutenu dans les moments sombres et m'ont rappelé que l'union fait la force: Léo Papy Benam, Ndango Edgard, Ouapoutou Ted et la famille Ponguele

À la communauté salésienne de Damla en l'occurrence le frère David Metoule

Et à toute la jeunesse africaine, qui, malgré les difficultés, doit savoir que

l'avenir appartient à ceux qui croient au travail et à la persévérance.

Préface

Chaque génération à ses défis, ses rêves et ses pièges. Aujourd'hui, nombreux sont les jeunes séduits par des promesses rapides: portefeuilles magiques, voyages miraculeux, argent tombé du ciel. Ces illusions portent un nom: le Gbodo.

Mais derrière ces mirages se cache une réalité sombre: manipulations, trahisons, et parfois la perte de sa propre âme.

À travers ce livre, j'ai voulu raconter une histoire inspirée de faits vécus et de témoignages, pour alerter la jeunesse africaine: l'argent facile ne mène jamais loin.

Le Gbodo n'est pas seulement un récit, c'est un miroir. Un miroir dans lequel chaque jeune, chaque parent, chaque éducateur peut se reconnaître.

Puisse ce livre ouvrir les yeux, éveiller les consciences et surtout redonner confiance en une vérité simple: le vrai chemin vers la réussite reste celui du travail et de l'effort.

Mot de l'auteur

Écrire *Le Gbodo* a été pour moi une façon de témoigner de ce que vivent beaucoup de jeunes dans nos sociétés: la pauvreté, la tentation de l'argent facile, mais aussi l'espoir d'un avenir meilleur.

Ce récit n'est pas seulement le mien, il est celui de toute une génération. Je l'ai voulu vrai, cru parfois, mais toujours porteur de leçons.

À travers Kennedy, j'ai voulu montrer que nous avons tous un choix à faire: suivre la facilité et se perdre, ou marcher dans la difficulté mais avec dignité.

Si une seule personne, en lisant ces pages, décide de dire non au piège du *Gbodo* et de croire en ses propres capacités, alors ce livre aura atteint son but.

Chapitre 1 – Le départ

Un bon matin, le téléphone de ma mère sonna. On l'informa qu'elle était affectée à Boston City pour un projet du P.A.M. Ce fut une bonne nouvelle

pour la famille, car depuis que mon père était décédé, nous vivions dans la précarité.

Le soir, ma mère m'interpella dans sa chambre:

— Kennedy, je voudrais t'informer qu'on vient de m'embaucher à Boston City pour un projet du P.A.M.

— Ah c'est bien, famille!

— Donc, tante Nina viendra habiter chez nous pour veiller sur tes petites sœurs Divincia et Aline, mais toi, tu vas aller vivre chez ton oncle Chalaï, le temps que je parte chercher votre bien.

— Pif, celui-là, avec sa femme! Insistai-je.

— Chut! Sois juste obéissant et tu verras que tout se passera bien. D'ailleurs je lui ai déjà demandé et il a accepté.

— Hum... ok.

Le lendemain, je partis à Don Bosco de Damala. De retour, j'aperçus Blazer et Derara en pleine déambulation.

— Yo man!

— Bien aussi, quel bon vent t'amène sous ce soleil caniculaire?

— Je suis venu voir Blazer.

— Ah ok, quelles sont les nouvelles?

— Je ne suis pas aux aguets, mais sais-tu où je pourrais trouver un technicien électronique? En fait, c'est l'iPhone de Gaz-C. Il l'a bloqué et le téléphone demande le bypass.

— Ah, pour ça mon grand saura le faire. Mais accorde-moi jusqu'à demain pour aller le consulter et je te donnerai sa réponse.

— Ok, je compte sur toi.

— Ah t'inquiète!

La nuit tombait. Ma mère m'appela et m'informa de son voyage. Je restai anxieux face à tous les conseils qu'elle me prodiguait. Dans son esprit, je pouvais être atteint de l'ânerie, surtout avec l'adolescence qui s'annonçait. Elle m'expliqua que je devais rejoindre mon oncle Chalaï, considéré comme le cadet de mon défunt père. La solidarité africaine voulait que le fils d'un frère puisse être confié à un autre pour poursuivre ses études.

Je fus donc obligé de rejoindre Chalaï et d'accepter les épreuves qui m'attendaient.

Je réfléchissais: comment allais-je m'adapter? Est-ce qu'il m'accepterait? Comment expliquer cette nouvelle à Samira, ma copine, et à sa famille qui me considérerait déjà comme un fils? Mais comme le dit un proverbe africain:

la nuit porte conseil. Je m'endormis dans l'espoir d'avoir une réponse.

Le matin, je me levai fatigué, mais je m'efforçai de finir mes corvées. Je me postai devant le lycée de Samira pour lui annoncer la nouvelle.

Quand elle sortit, je l'interpellai et nous marchâmes ensemble. — Bonjour, tu as déjà fini l'EPS?

— Oui. Mais cette fois, je n'accepterai pas que tu t'éloignes de moi. On rentre ensemble.

— D'accord, pas la peine de faire tout un baratin.

— Kennedy, tu ne me comptes plus, dis-le-moi ! L'amour me rend triste.

— Arrête, ce n'est pas ça. Je suis juste préoccupé ces derniers temps. Désolé.

— Mais est-ce vrai que tu vas me laisser, toute seule?

— Qui te l'a dit ?

— Ta mère. Elle était allée voir son frère.

— Je vois... mais ne t'en fais pas. Je passerai te voir de temps en temps. Tu as mon cœur, c'est garanti. Mais si tu me mélanges, je vais me décanter.

— Ok, promis !

À la fin de notre promenade, je partis voir mes aînés qui me donnaient toujours des conseils, puis je rentrai. Le soir, ma mère rangea mes affaires et me dit:

— Yaya, tu sais que tu vas habiter chez ton oncle. Ce n'est pas un étranger, mais fais preuve de sagesse. Même s'il te dit de lécher le sol, tu le fais. La vie d'un orphelin n'est pas facile.

Sur ces paroles, je partis, le dos voûté, comme pour des vacances forcées avant l'heure.

Chapitre 2 – Nouvelle vie

Tôt arrivé, je fus accueilli comme un invité du roi, avec toutes leurs bienveillances. Selon mon oncle, c'était un privilège que le fils de son frère habite sous son toit, une manière d'honorer sa mémoire.

La maison, en réalité, était modeste mais pleine de vie. Trois chambres exiguës, des rideaux décolorés qui pendaient dans chaque pièce, un salon qui sentait le bois poli. Dans cette petite maison, tout le monde avait une place, une fonction. Et moi, je devais apprendre à m'adapter à ce nouvel univers, à cette nouvelle famille.

Christa, la femme de Chalaï, me regardait toujours avec un air de défi.

— Tu sais, ici, il y a des règles, me dit-elle un jour, en me tendant une pile de linge sale. Nous faisons tout ici. Pas de paresse.

Ses paroles résonnaient dans ma tête. Je voulais lui répondre, mais quelque chose dans son regard me retenait. Elle semblait impatiente, comme si elle m'évaluait à chaque mouvement. Pourquoi m'était-il impossible de plaire à cette femme? Pourquoi ses yeux me dévisageaient-ils sans cesse?

Je finis par m'exécuter, mais la tension montait en moi. Je savais que ma présence dérangeait un peu cette maison. Je ne voulais pas être un fardeau, je voulais être

utile. Mais il y avait quelque chose dans l'air, une sorte de malaise qu'il me serait difficile d'ignorer.

Le soir, après avoir lavé la vaisselle, je partis en silence. J'avais besoin de me changer les idées. De respirer. Je pris la direction de Golf, un coin où j'avais l'habitude de traîner avec mes amis. Mais aujourd'hui, quelque chose me paraissait différent. La rue semblait plus étroite, les murs plus oppressants.

Blazer m'attendait là, avec un sourire presque ironique.

— Quoi de neuf? m'interrogea-t-il.

— Rien, juste que... je me sens... à l'étroit ici.

— Tu t'habitueras, répondit-il sans vraiment me regarder. C'est dur au début, mais t'es là pour apprendre, non ? Apprendre à être un homme.

Les mots résonnaient en moi. Apprendre à être un homme. Ce que j'ignorais, c'est que tout ce que je pensais apprendre ici serait bien plus compliqué que je ne l'imaginais.